



L'ESPRIT
DES
JOURNAUX.

HISTOIRE des progrès de l'Esprit humain dans les Sciences naturelles & dans les Arts qui en dépendent ; savoir : l'Espace, le Vuide, le Tems, le Mouvement & le Lieu ; la Matière ou les Corps ; la Terre, l'Eau, l'Air, le Son, le Feu, la Lumière, & les Couleurs ; l'Électricité, l'Astronomie physique, le Globe terrestre, l'Economie animale, la Chymie, la Verrerie & la Teinture. Avec un abrégé de la Vie des plus célèbres Auteurs dans ces Sciences ; par M. SAVORIEN. 1 vol. in-8vo. de 400 pages. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine. Prix, 5 liv. relié. 1775.

IL manquoit à la Littérature un Livre où le monde éclairé vit d'un coup-d'œil les tra-

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vaux de l'esprit depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, les efforts qu'il a faits pour connoître les objets qui nous environnent, distinguer ceux qui nous sont utiles de ceux qui peuvent nous nuire, pour saisir les secrets de la nature, & tirer de la connoissance de ses procédés & de ses ouvrages des notions qui favorisassent l'accroissement de l'industrie & de la science humaine. Une pareille entreprise sembloit réservée à l'Historien des *Philosophes anciens & modernes*, c'est-à-dire, des génies qui ont éclairé l'univers. La division générale de l'ouvrage de M. Saverien est séduisante. Il réunit toutes les connoissances humaines en trois classes. L'une comprend les *Sciences exactes*, l'autre les *Sciences naturelles*, & la dernière contiendra les *Sciences intellectuelles*. Cet ordre paroît commode au premier coup-d'œil; mais, demandent les Auteurs du *Journal Encyclopédique*, n'a-t-il pas l'inconvénient des renvois pour les objets qui sont considérés sous différens points de vue, & qui occupent les Mathématiciens, les Astronomes & les Physiciens? Si l'on discute un de ces objets, en qualité de Physicien, par exemple, si l'on se renferme dans les bornes de la physique, on n'en donne que les notions qui la regardent, qui l'intéressent spécialement. Si l'Auteur s'en tenoit là, il est évident que ces notions seroient incomplètes. On est donc obligé de renvoyer à celles qu'en donnent de leur côté les Astronomes, &c.; d'où il arrive que pour lire un volume, il faut avoir les autres sous les yeux.

& recourir aux renvois, qui sont assez fréquens; peine que l'esprit, naturellement paresseux, voudroit qu'on lui eût épargnée, & qu'il s'épargne souvent, au risque de perdre quelque chose de son instruction. Quoi qu'il en soit, avant de passer à l'ouvrage, nous nous arrêterons un moment à la préface qui présente des vues analogues à cette division des sciences.

M. Saverien y observe judicieusement que les anciens Philosophes qui se sont distingués dans les sciences exactes, n'ont pas été, à beaucoup près, si loin dans les sciences naturelles; parce qu'ils n'ont employé que le raisonnement pour découvrir la vérité; au lieu qu'il faut joindre l'observation à l'expérience, pour dévoiler les secrets de la nature. Aristote fit néanmoins de grands pas dans la physique; mais les Grecs & les Romains se bornèrent à le croire, & à l'admirer. A la renaissance des Lettres, on attaqua la nature avec les armes des hypothèses & des systèmes, & elle se tût. Des Philosophes comprirent enfin, que, pour rompre son silence, il falloit soutenir le raisonnement par l'expérience. Ils joignirent la science des Géometres à la science des Physiciens. Nouvel inconvénient. Les mathématiques furent confondues avec la physique: ces sciences ont chacune leurs limites, & néanmoins font, dit M. Saverien, deux édifices différens, & par le fondement & par la forme. Les manieres de voir & de procéder des Mathématiciens & des Physiciens ne diffèrent pas moins entr'elles. Les premiers ne s'en rappor-

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tent pas à ce qu'ils voient, mais à ce qu'ils devraient voir, si leurs sens étoient aussi subtils que leur esprit. Les autres jugent par les sens, tels qu'ils sont, de la conformité des êtres avec leurs idées. Les propriétés des corps, les loix de la nature, voilà la base des raisonnemens en physique, & de toutes les decouvertes faites & à faire. Les propriétés générales des figures, voilà l'objet des mathématiques; toutes les vérités qui en découlent, sont des vérités mathématiques. » C'est donc à tort, ajoute l'Auteur, que les personnes qui ont écrit sur les sciences exactes & sur les sciences naturelles, n'ont point séparé les vérités qui appartiennent aux unes & aux autres; & cette confusion n'a pu qu'être nuisible aux progrès de ces deux sciences ». Selon lui, disposer de suite les vérités physiques, dont on acquiert la preuve par le temoignage des sens, & les vérités mathématiques, que l'entendement seul démontre, c'est placer chaque chose dans son rang, & se mettre en état d'apporter à chacune d'elles l'application qui lui convient, pour comprendre les sciences que forme l'agrégation de ces vérités. On voit par-là, que la division de la physique en physique générale & physique particulière ou proprement dite, n'est pas du goût de notre Philosophe. Nous laisserons cette question à décider aux Physiciens, pour donner une idée de *l'Histoire des progrès de l'esprit humain dans les Sciences naturelles, &c.* On a vu dans ce titre tous les objets dont on traite dans ce volume. On raconte dans l'es-

pace des siècles, au tems où les Savans ont cherché à se faire des notions plus ou moins justes des uns & des autres. Nous disons plus ou moins justes, parce que M. Saverien ne donne point un simple éloge de notre esprit. Il le peint errant d'écart en écart, & s'élevant, à travers des nuages, aux premières vérités. Cette partie de ce tableau est peu satisfaisante pour l'humanité. Elle voit avec peine les liens qui l'ont attachée à son berceau, comme pour lui rappeler le peu de distance qui la séparoit encore du néant. Elle est humiliée de considérer dans ses commencemens, la foiblesse, la pusillanimité de sa nature abandonnée à elle-même; mais, en l'examinant de plus près, elle trouve dans cette misère même, pour nous servir de l'expression de Pascal, elle trouve le germe de sa grandeur. L'esprit s'agite, se tourne en tous sens, observe, compare, approfondit les êtres qui l'environnent, cherche, devine leurs rapports entr'eux & avec l'homme, en un mot, lutte sans cesse contre ces épaisses ténèbres qui l'enveloppent. S'il ne parvient pas toujours à les dissiper entièrement, du moins il les éclaircit peu-à-peu. Il se convainc qu'il peut s'en débarrasser, & c'en est assez pour lui faire espérer un succès complet. Il lui en coûte bien des efforts, bien des veilles, pour atteindre ce but. Il s'écoule bien des siècles avant que la lumière brille pour lui de tout son éclat. Mais elle est enfin arrivée cette heureuse époque. Dans l'enfance l'esprit avoit un bandeau presque impénétrable sur les yeux. Devenu

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

adulte, il souleva un coin de ce voile, & c'est l'âge des probabilités : a-t-il atteint la maturité ? La nature lui dévoile ses secrets. Voilà le beau siècle de la vérité. Telle est l'idée qu'on se fait de la marche de l'esprit, par la lecture de l'Histoire de M. Saverien. Il le suit attentivement sous ces trois époques, apprécie ses notions & ses recherches, place les unes & les autres dans l'ordre qui leur convient relativement au progrès de nos connoissances. Il donne les opinions absurdes pour ce qu'elles sont. Quelquefois elles ont mené à des découvertes, & il en rend un fidèle compte. Il ne rapporte pas avec moins d'impartialité celles qui ont séduit les hommes sans les éclairer. Il peint souvent avec force, toujours avec vérité, les combats qu'on leur a livré, & les efforts soutenus & réunis qu'il a fallu faire pour les détruire.

Quoique la somme des vérités adoptées de nos jours soit beaucoup plus considérable qu'elle ne l'a été dans aucun des siècles précédens, il est encore en physique une infinité d'objets sur lesquels on n'a formé que des systèmes vraisemblables. Plusieurs Philosophes se sont appliqués à en constater les propriétés, & à développer les causes de leurs phénomènes. L'Historien analyse leurs travaux, indique les parties où ils ont réussi, & celles où leurs soins ont été infructueux. Il suit cette méthode à la fin de chacun de ses chapitres. Après l'exposé des expériences des différens Physiciens, il en présente les résultats, les balance entr'eux, laisse la matière indécise, quand on n'a pas

réfolu toutes les difficultés, ou propose lui-même de nouveaux moyens de les résoudre. Les points sur lesquels l'observation & l'expérience sont d'accord, il les présente comme des vérités constantes, & généralement reconnues. Ainsi le Lecteur, en le suivant dans ces discussions souvent opposées, trouve à la fin des motifs suffisans pour affermir son jugement. Si les questions restent indéçises, du moins il voit l'état où les recherches les plus savantes & les plus opiniâtres ont pu les élever.

C'est ainsi que M. Saverien nous conduit pas-à-pas dans les découvertes faites en physique; il indique leurs commencemens informes, leurs progrès lents, à cause des obstacles qu'y mettent souvent l'entêtement pour les vieilles opinions, & cet esprit de système qui ne se nourrit que de vraisemblances, & qui veut, à toute force, faire prévaloir le raisonnement sur l'expérience.

L'Historien de nos découvertes ne néglige pas de décrire, d'une manière claire & précise, les instrumens qui les ont favorisées ou opérées, & ceux qui ont été inventés pour produire divers phénomènes. Il prend les uns & les autres à leur première ébauche, les suit par gradation dans tous les changemens qu'ils ont subis avant d'arriver à leur perfection, indique les défauts qu'ils avoient en passant d'une correction à l'autre, & les effets qu'on peut s'en promettre, lorsqu'on les emploie convenablement. Il en est qu'aucune tentative n'a pu perfectionner. M. Saverien ne le dissimule

pas. Ou il assigne les causes qui ont empêché le succès, ou il donne des procédés dont il fait lui-même usage pour l'obtenir ; ou il se contente de dire ce qu'ils sont actuellement.

L'Auteur commence par l'histoire de l'espace, du vuide, du tems, du mouvement & du lieu. La question sur la nature de l'espace est une des plus fameuses qui aient partagé les Philosophes anciens & modernes : aussi est-elle une des plus essentielles par l'influence qu'elle a sur les vérités les plus importantes de la physique. Selon Démocrite, l'espace est un être incorporel, impalpable, & incapable d'action & de passion. C'étoit aussi le sentiment de Leucipe. Epicure simplifia cette définition, en disant que c'est une étendue sans bornes, immobile, uniforme, similaire en toutes ses parties, & libre de toute résistance. Aristote ne trouvoit point encore cela assez simple ; il vouloit que l'espace fût un mode ou un accident de la matiere. Descartes prétendit ensuite que le vuide est impossible, qu'il ne peut pas y avoir d'espace sans matiere, & qu'espace & matiere sont la même chose. Locke ne fut pas de cet avis : il soutint, par de bonnes raisons, qu'il y a de l'espace sans matiere ; & Keil prouva que la matiere est parsemée de petits espaces ou interstices absolument vuides. Keil étoit un savant Physicien, & ses raisonnemens portoient l'empreinte de son génie. Cependant Leibnitz regarda l'idée qu'on croit avoir du vuide comme une illusion de l'imagination ; selon lui, l'espace n'est que l'ordre des choses

qui co-existent. Enfin Newton écrivoit sérieusement que l'espace est le *sensorium* de Dieu, & par le moyen de quoi Dieu est présent à toutes choses.

Il faut voir dans cet Ouvrage que nous analysons, la controverse qu'eurent à ce sujet les Newtoniens avec Leibnitz, qui se moquoit hautement de ce *sensorium*. Il faut lire aussi les preuves que ces mêmes Newtoniens donnent de l'existence du vuide. Ce sont des détails également curieux & instructifs dans lesquels nous ne pouvons point entrer.

L'histoire du tems & celle du mouvement sont aussi très-intéressantes. On apprend une chose bien singulière dans cette première histoire, c'est qu'on ignore ce que c'est que le tems. Saint Augustin disoit : *Je sais ce que c'est que le tems, quand on ne me le demande pas.* Locke pensoit à peu près de même que Saint Augustin, & quoique Leibnitz ait assuré que le tems est la succession de nos idées, cela ne nous le fait guere connoître : car, suivant la juste remarque de M. Saverien, si nous n'avons une idée juste du tems que par la succession de nos idées, chacun a sa mesure propre du tems dans la promptitude ou la lenteur avec lesquelles nos idées se succèdent : ainsi nous n'avons point une notion exacte & absolue du tems.

Il y a encore bien des subtilités philosophiques dans l'histoire du mouvement. D'abord l'inventeur de la dialectique, le fameux Zénon d'Elée, s'attacha à prouver qu'il n'y a

point de mouvement : c'étoit 540 ans avant Jesus-Christ. Aristote, sans s'arrêter aux sophismes de Zénon, soutint que le mouvement est le passage d'un corps d'un endroit à un autre, & la continuation d'un corps au même lieu. Mais on demanda à Aristote & à ses disciples, qu'est-ce que le mouvement en lui-même ? le mouvement existe-t-il ? y a-t-il des corps qui soient en mouvement ? Ces questions étoient absolument ridicules : cependant on les a renouvelées de nos jours.

Après avoir exposé toutes les difficultés anciennes & modernes qu'on a faites sur la nature du mouvement, M. Saverien fait voir qu'on doit s'en tenir à la définition d'Aristote, & finit cet article par l'histoire du lieu, & passe de suite à celle de la matière ou des corps.

C'est encore un doute bien singulier que celui qu'on a sur l'existence de la matière. Saint Augustin disoit qu'elle est comme les ténèbres, qu'on ne la conçoit qu'en l'ignorant. Le P. Mallebranche veut qu'il n'y ait que la foi qui puisse nous convaincre qu'il y a effectivement des corps ; & M. Berkeley, Evêque de Cloyne, plus sceptique que le P. Mallebranche, a écrit que non-seulement la matière n'existe pas, mais encore qu'elle est absolument impossible. Si ces subtilités n'entroient point dans l'histoire de la matière, M. Saverien n'en auroit sûrement pas fait mention dans son Livre. On trouve dans cette histoire toutes les découvertes qu'on a faites sur les propriétés des corps, sur leur divisi-

bilité, leur porofité, leur ductilité, leur pesanteur, &c. Il y a ici des expériences bien fines & des systèmes bien ingénieux. Les expériences de Boyle, de Rohault, de Réaumur, font sur-tout extrêmement curieuses. Le Lecteur verra fans doute avec plaisir la suivante, qui pourra donner une idée des autres: nous emprunterons les expressions de l'Auteur.

» Il s'agit de connoître la quantité d'or qui
 » est sur un fil d'argent doré. Pour dorer ce fil,
 » on prend un cylindre d'argent de 45 marcs,
 » qu'on couvre d'une seule once de feuilles
 » d'or. Par le moyen de la filiere, on étend
 » ensuite ce fil pour en faire un fil doré,
 » & ce cylindre, qui n'a que vingt-deux pouces
 » de hauteur, en acquiert, par la filiere,
 » treize millions neuf cens soixante-trois mille
 » deux cens quarante, c'est-à-dire, qu'il de-
 » vient six cens trente-quatre mille six cens
 » quatre-vingt douze fois plus grand qu'il n'é-
 » toit, ayant près de quatre-vingt dix-sept
 » lieues de deux mille toises de longueur.

» Ce fil se file sur de la soie, & pour cela on
 » l'applatit, ce qui l'allonge au moins d'un
 » septieme, de sorte qu'il acquiert encore en-
 » viron quatorze lieues. D'où il suit que l'once
 » d'or, dont le cylindre d'argent a été cou-
 » vert, acquiert, ainsi que lui, la longueur
 » de cent onze lieues. M. de Réaumur a cal-
 » culé l'épaisseur de cet or sur ce fil, & il
 » a trouvé que cette épaisseur de l'or doit être
 » d'un million cinquante millieme de ligne,
 » ce qui est d'une petitesse énorme ».

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Saverien, en parlant de la porosité des corps, rapporte le calcul que fit le célèbre Leuwenhoek du nombre des pores qui se trouvent dans l'étendue de la peau humaine. Dans une partie de cette peau de la grandeur d'une ligne, cet habile Physicien découvrit cent pores : il y en a donc mille sur l'espace d'un pouce, douze mille sur l'espace d'un pied, & par conséquent cent quarante-quatre millions sur un pied en carré de surface ; & , comme la surface de la peau d'un homme de moyenne taille est au moins de quatorze pieds en carré, en multipliant cent quarante-quatre millions par quatorze, on aura deux milliards seize millions, qui est le nombre des pores de la peau d'un homme.

L'article Feu est un des plus intéressans de ce volume. Un des effets les plus extraordinaires de cet élément est d'augmenter le poids de certains corps. Boyle paroît être le premier Physicien qui ait fait cette observation, & il a cru que c'étoit la flamme elle-même qui formoit l'augmentation de poids, en s'affimilant avec les corps sur lesquels elle agit. Cette idée étoit trop importante pour qu'on la négligeât : aussi les plus célèbres Physiciens ont-ils fait plusieurs expériences pour la vérifier. Une once de limaille de cuivre ayant été mise dans un creuset bien luté, & le creuset ayant été exposé pendant trois heures à un feu de reverbere, cette limaille pesa 49 grains de plus qu'auparavant. Cent livres de plomb calcinées fournissent cent dix livres de *minium*. Enfin,

quatre livres de zinc pèsent quatre livres une once & deux dragmes, après avoir été calcinées. Plusieurs Physiciens ont expliqué ces phénomènes, en disant que la matière ignée s'introduit dans les corps & en augmente le poids; mais cette explication n'est pas recevable; car, selon s'Gravesande, le feu n'a point de pesanteur, ou, s'il en a une elle n'est pas sensible. En effet, ce Savant ayant posé un morceau de fer ardent dans un des bassins d'une balance très-exacte qu'ont mit en équilibre, cet équilibre ne se déranger point, quoique le fer perdit peu à peu sa chaleur & se refroidit. Ce n'est donc point le feu qui augmente le poids des corps soumis à son action. Il est plus vraisemblable, remarque M. Saverien, que cette augmentation de poids provient des corps étrangers qui pénètrent certains corps qu'on calcine, parce que ces corps s'affimilent avec eux plus aisément qu'avec d'autres d'une nature différente.

L'Auteur trace, dans ce même Article, l'histoire de la découverte du *Phosphore*. On y traite des Phosphores naturels & artificiels; des feux de joie, des illuminations, des feux d'artifice, &c. &c. Enfin, dans l'histoire des couleurs, de la lumière, &c. l'Auteur n'oublie aucunes des expériences, aucunes des découvertes qu'on a faites sur ces objets; on a donc ici l'histoire des microscopes, des télescopes, de la lanterne magique, &c. Les articles qui suivent, savoir l'astronomie physique, le globe terrestre, sont traités avec le même soin. Nous

quatre livres de zinc pèsent quatre livres une once & deux dragmes, après avoir été calcinées. Plusieurs Physiciens ont expliqué ces phénomènes, en disant que la matière ignée s'introduit dans les corps & en augmente le poids; mais cette explication n'est pas recevable; car, selon s'Gravesande, le feu n'a point de pesanteur, ou, s'il en a une elle n'est pas sensible. En effet, ce Savant ayant posé un morceau de fer ardent dans un des bassins d'une balance très-exacte qu'ont mit en équilibre, cet équilibre ne se déranger point, quoique le fer perdit peu à peu sa chaleur & se refroidit. Ce n'est donc point le feu qui augmente le poids des corps soumis à son action. Il est plus vraisemblable, remarque M. Saverien, que cette augmentation de poids provient des corps étrangers qui pénètrent certains corps qu'on calcine, parce que ces corps s'affimilent avec eux plus aisément qu'avec d'autres d'une nature différente.

L'Auteur trace, dans ce même Article, l'histoire de la découverte du *Phosphore*. On y traite des Phosphores naturels & artificiels; des feux de joie, des illuminations, des feux d'artifice, &c. &c. Enfin, dans l'histoire des couleurs, de la lumière, &c. l'Auteur n'oublie aucunes des expériences, aucunes des découvertes qu'on a faites sur ces objets; on a donc ici l'histoire des microscopes, des télescopes, de la lanterne magique, &c. Les articles qui suivent, savoir l'astronomie physique, le globe terrestre, sont traités avec le même soin. Nous

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

voudrions bien en donner une idée, en citant quelques morceaux; mais nous en avons assez dit pour faire connoître la marche & le travail de l'Auteur.

Nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de citer une de ces découvertes qui, par sa singularité, mérite l'attention des Physiciens & des Philosophes. En parlant de la constitution du corps humain, M. Saverien dit :
» Il se passe dans notre corps ce que nous
» voyons dans toutes les plantes.

» Les alimens qui sont dans les intestins,
» sont la terre; les racines, ce sont les veines
» lactées, par lesquelles le suc nourricier ou le
» chyle monte au cœur; de façon qu'un homme
» pourroit vivre sans manger ni boire. Pour
» le nourrir, il suffiroit de remplir les intestins
» d'alimens convenablement digérés, ou
» encore de faire tremper les veines lactées dans
» quelques vases où ces alimens seroient déposés,
» & dans un état de mouvement pour
» parvenir aux premières veines lactées. On
» planteroit ainsi un homme comme une plante,
» & il se nourriroit & vivroit comme elle.

» Mais si l'homme n'est qu'une plante, en
» le considérant physiquement, & abstraction
» faite de la spiritualité de son âme, il doit
» produire une fleur comme elle; & cette fleur,
» dans les hommes comme dans les animaux,
» c'est la tête. Il paroît que c'est-là l'objet
» de toutes les opérations de la Nature, &c."

Le volume est terminé par un abrégé de la vie des plus célèbres Physiciens : cette notice

est faite avec soin ; mais il seroit à désirer qu'elle fût plus complète. Pour faire connoître la manière de l'Auteur , nous choisirons le portrait qu'il fait du caractère de M. de Mairan. Peu de Savans ont été plus intimement liés avec ce grand Physicien que M. Saverien , & personne par conséquent n'est mieux en état que lui de nous le faire connoître.

» M. de Mairan , dit notre Auteur , aimoit
 » la gloire : c'est la passion des belles ames ;
 » mais quand cette passion n'est pas réglée par
 » la philosophie , elle trouble souvent la paix
 » du cœur ; elle nous rend infiniment sensi-
 » bles aux critiques & aux éloges , & par-là
 » elle nous fait souvent repousser les unes
 » avec trop de chaleur , & ambitionner les
 » autres avec trop d'empressement ; elle étouffe
 » encore tout autre sentiment , parce qu'elle
 » veut regner seule , tellement qu'elle ne con-
 » noit ni l'amour , ni l'amitié.
 » C'est aussi ce qu'elle avoit produit dans
 » notre Physicien. On a écrit que la douceur
 » de ses mœurs le faisoit regarder comme le
 » modele des vertus sociales ; qu'il avoit cette
 » politesse aimable , cette gaieté ingénieuse
 » qui plaît , & cela est vrai : mais il faut ajou-
 » ter qu'il rapportoit tout à lui-même ; son
 » bien-être & sa propre estime étoient les mo-
 » tifs de toutes ses démarches ; & ces beaux
 » dehors n'avoient pour but que de se pro-
 » curer la considération de tout le monde.
 » A l'égard de son esprit , il étoit fin & dé-
 » licat. Tous ses ouvrages portent l'empreinte

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de ce caractère. Ils sont sagement compo-
 » sés & avec beaucoup de méthode. Personne
 » n'a connu mieux que lui, l'art de faire un
 » Livre. On en peut juger par la seconde édi-
 » tion de sa *Dissertation sur la Glace*, & sur-
 » tout par son *Traité de l'Aurore boréale*, qui
 » est plein d'une érudition recherchée, & où
 » la matière est épuisée : ses idées sont ingé-
 » nieuses & ses vues toujours nouvelles. En
 » un mot ç'a été le Physicien le plus docte,
 » le plus élégant & le plus spirituel qui ait
 » peut-être paru ».

Le Public doit à ce nouvel Ouvrage de M. Saverien, le même accueil qu'il a déjà fait aux différentes productions sorties de la plume de cet estimable Ecrivain. En parcourant ce Volume, on verra que toutes les Sciences dont parle M. Saverien lui sont familières, & qu'il possède une connoissance très-détaillée de toutes les parties de la physique, dont il trace l'analyse & l'histoire.

C'est ainsi que l'Ouvrage a été apprécié dans l'*Année Littéraire*; & le *Mercur de France* en porte le même jugement. En réunissant l'*Histoire des Sciences exactes* & celle des *Sciences naturelles*, disent les Rédacteurs du *Mercur*, on aura l'état actuel des mathématiques & de la physique. Les vérités qu'on y a découvertes, sont désormais enrégistrées: on peut compter maintenant nos richesses philosophiques en ces deux genres, & connoître ce qui nous reste à faire pour les augmenter. En rendant justice au travail de M. Saverien, les Auteurs

du *Journal Encyclopédique*, ont observé qu'il y avoit encore plusieurs articles qui n'étoient point portés au degré de perfection dont ils étoient susceptibles. On a fait de nouvelles épreuves de l'électricité médicale, disent les Journalistes, dont l'Auteur ne parle point. M. Sigaud de la Fond, entre-autres, a perfectionné des instrumens électriques qui entroient dans son plan. Le miroir ardent de M. de Buffon, qui justifie les effets de celui d'Archimede, effets qu'on osoit avouer, malgré le témoignage de l'Histoire, les expériences qui ont été faites au Louvre, avec le miroir de Tchirnauhsen, méritoient, ce nous semble, une place dans son ouvrage. M. Saverien dit que M. de Réaumur est parvenu à faire de la belle porcelaine avec des matieres qu'il s'étoit procurées de la Chine. Mais il ne dit pas que M. Guettard en a fait avec des ingrédiens tirés de France, & qu'un Seigneur illustre par son rang & ses connoissances, lui a disputé cette découverte. On en a fait plusieurs en métallurgie, sur les polypes, en horlogerie, entre-autres, les célèbres montres marines de MM. le Roy & Berthoud, & de quelques Horlogers Anglois. On en a fait sur la composition du sang humain, sur l'air fixe, sur ou contre la vertu sexuelle des plantes, & il n'en est point mention. Malgré ces omissions, qui prouvent uniquement les difficultés de l'entreprise de l'Histoire & la correspondance étendue qu'elle exige, nous ne doutons pas, ajoutent les Journalistes, que cette Histoire de l'esprit humain

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
dans les Sciences naturelles & dans les Arts, &c.
très-précieuse à beaucoup d'égards, ne soit
reçue favorablement; que l'Auteur ne soit bien-
tôt à portée de l'augmenter beaucoup dans une
seconde édition, & que le Public n'en attende
avec impatience la continuation dans les Scien-
ces intellectuelles, qu'il lui promet.

(*Journal Encyclopédique; Mercure de France;*
Année Littéraire.)

STORIA della Letteratura Italiana, &c.
Histoire de la Littérature Italienne; par
M. l'Abbé JÉRÔME TIRABOSCHI, Bi-
bliothécaire du Duc de Modene; Toms
V, comprenant ce qui s'est passé de l'an
MCCC, à l'an MCCCC: in-4to. A
Modene, 1775.

UN fonds immense d'érudition; un certain
art de se faire honneur de ses richesses, sans
donner dans la profusion; un esprit d'analyse
propre à saisir d'un coup-d'œil le plan & l'en-
semble d'un ouvrage de génie, & à les ré-
duire en un petit nombre de lignes; des connois-
sances en tout genre, qui mettent l'Auteur
en état de suivre les vicissitudes de l'esprit
humain, & de pénétrer les causes qui accé-
lerent ou ralentissent ses progrès; une criti-
que exacte & impartiale; un style facile, élégant